

Pédagogie En rupture avec les pratiques d'élevage traditionnelles, la ferme du lycée agricole de Pixérécourt assume ses choix. Pas simple mais fertile

Leçon d'agro-écologie

Nancy. Branle-bas de combat dans les étables pédagogiques de Pixérécourt. Dimanche prochain, sous l'un des halls qui abritent la grande ferme parisienne du Salon, six jeunes filles en BTS vont défendre les couleurs de l'établissement lorrain au Trophée national des lycées agricoles. Pour tenter de remporter ce défi, elles seront accompagnées de quelques brebis Mérinos et de Dahlia, une fringante vache Jersiaise. Originaires des îles anglo-normandes, cette bonne race laitière est réputée pour sa rusticité. Une caractéristique qui lui a valu le surnom de « tondeuse à gazon écologique » et pour Bertrand Cailly, le prof en charge de l'outil pratique d'enseignement du métier d'agriculteur, Dahlia est le symbole sur patte d'une autre façon de produire. Sous ses boucles blondes, l'homme n'a rien d'un révolutionnaire.

Il est juste pragmatique et surtout visionnaire dans la tenue de son exploitation de 280 ha. Double qualité qui, paradoxalement, a du mal à bousculer les poncifs solidement ancrés dans la profession.

À preuve ce ping-pong juridique actuellement engagé contre le moratoire sur le

maïs OGM 810 de la firme yankee Monsanto par la puissante Fédération des producteurs de maïs en dépit de l'hostilité des consommateurs français vis-à-vis des cultures transgéniques. Autre paradoxe : peu de ces mêmes consommateurs savent qu'en dégustant leur steak, ils avalent aussi le soja OGM importé du Brésil ou d'Argentine qui a nourri la bête. Entre 5 à 6 millions de tonnes/an tout de même avec l'impact que cette culture ultra-intensive génère en Amérique du Sud. Déforestation massive et destruction sociale dévastatrice entre autres effets délétères.

Autonome et économe

Sur les terres pédagogiques de Bertrand Cailly, il ne pousse plus de maïs d'ensilage et il ne sert pratiquement plus de soja à son troupeau de 70 vaches laitières. Depuis 2005 et le tournant radical qu'il a imposé à sa ferme, son cheptel rumine de l'herbe, des légumineuses et des céréales à paille cultivées in situ.

Explication du prof-pay-san : « J'ai réorienté le système pour dégager de la valeur ajoutée afin de payer les deux salariés et les deux apprentis qui travaillent ici ».

Question d'équilibre, car si son poste est rémunéré par l'État, l'unité ne bénéficie que d'une subvention de 13.500 € an versée par la Région lorraine. C'est donc la production agricole qui doit assurer le salaire des employés. Pour y arriver, Bertrand obéit à un postulat simple, basé sur une autonomie alimentaire, financière et décisionnelle de l'exploitation.

Cette stratégie alternative et soucieuse de la santé de l'environnement dans le paysage de l'agriculture conventionnelle porte ses fruits. Le choix de l'herbe fournie par les prairies permanentes ou temporaires permet d'importantes économies d'engrais et de produits phytosanitaires sans altérer les rendements de lait, soit un volume annuel de 430.000 litres, mais cet agro-écosystème innovant limite aussi le recours aux concentrés azotés obligatoires dans tout élevage « classique » pour compenser la perte de la valeur nutritionnelle du fourrage distribué aux animaux en hiver.

Bilan : « En 2013, avec les minéraux, le coût de cet apport d'aliment oscillait autour de 14.000 € quand il gravitait au-delà de 50.000 € en 2005. Aujourd'hui, avec les fluctuations du prix des



■ Bertrand Cailly : pragmatique et visionnaire.

Photo ER

denrées agricoles sur le marché mondial, la facture s'élèverait au moins à 80.000 € », observe l'enseignant plutôt fier de ce principe de cohérence entre économie et autonomie qu'il applique dans son lycée aux portes de Nancy. Cette démarche originale d'agriculture écologiquement intensive, - quel oxymore ! - se poursuit désormais avec l'implantation d'une trentaine d'ha en agroforesterie (alignements d'arbres sur le parcellaire en herbe ou cultivé) et s'affine avec la re-

cherche des meilleurs croisement de races bovines « afin d'obtenir la génétique la mieux adaptée à notre système atypique ».

À l'heure de la performance et de la productivité à outrance qui agitent les terroirs, Bertrand Cailly est donc un cas à part. Mais comme il le dit : « Une exploitation de lycée qui s'applique sur un tel système capable de rémunérer tous ses facteurs de production n'est-elle pas la meilleure des pédagogies ? »...

Patrice COSTA